CARNET D'UN BOHEME

J'ai un mot à dire aujourd'hui sur les pensions de $12 à $14 par mois, où l'on apprête tous les jours et à toute heure le banquet de la vie pour d'infortunés convives.

Ces hôtelleries sont d'ordinaire tenues par des veuves, des filles ultra majeures, et des femmes mariées à des princes consors, bref par des personnes qui ont eu des jours meilleurs mais que la gêne et la débine ont forcées à embrasser une occupation si peu lucrative.

***

Rien de plus menteur que l'affiche avec les mots "Maison de pension." Le mot pension tire son origine du latin *pensio*, paiement ; par conséquent une maison de pension devrait être une maison de paiement.

Si j'en juge par les doléances que j'ai mainte et mainte fois entendues dans la bouche des propriétaires de ces institutions, je crois que le paiement dans bien des cas se fait longtemps attendre.

Je ne veux pas aujourd'hui vous tracer par le menu un tableau de la vie de pension, je me bornerai à vous rapporter une conversation que j'ai entendue à la porte du château Ramezay.

Le dialogue est entre deux personnages qui reviennent chacun un panier au bras du marché Bonsecours où ils ont acheté les provisions de bouche de leurs plus dignes moitiés.

Je n'ai pas saisi le commencement de la conversation, mais il m'a paru évident que ces deux messieurs étaient des princes consors qui avaient fait danser l'anse du panier pour se mouiller la luette avant de rentrer au domicile conjugal.

Ecoutons les parler.

—L'année n'a pas été bonne, mon cher monsieur ; imaginez-vous que j'ai perdu $300 avec mes pensionnaires depuis onze mois.

—Moi, mes pertes sont seulement d'environ $60. Mais ces pensionnaires m'ont laissé leurs malles.

—Les malles ! ne vous y fiez pas trop. J'en ai une quinzaine dans la mansarde de ma maison. Lorsque je les ai ouvertes, dans chacune d'elles je n'ai trouvé que des guenilles, de vieilles chaussures trouées, quelque fois des briques.

—Je ne me plains pas, parce que ma femme trouve toujours moyen de joindre les deux bouts. Tenez là, j'ai dans mon panier un marché de trois piastres et demie.

—J'en ai un à peu près du même prix. Le poisson frais coûte bien cher cette année.

—Comment ! vous donnez du haddock frais à vos pensionnaires pendant le carême ?

—Mais non, mon cher monsieur, ça serait de la folie, avec des gens qui ne me donnent que trois piastres par semaine. Je trouve moyen de leur servir des œufs.

—Pas des œufs frais, à 22 centins la douzaine.

—Les œufs conservés dans la chaux sont assez bons.

—Chez moi nous en servons le mercredi et le vendredi matin et mes jeunes gens ne s'en plaignent pas.

—Comment vous arrangez-vous avec le lait ?

—Ma femme s'entend très bien sur cette question. Elle en achète une pinte tous les matins et cela fait notre affaire. Nous avons huit pensionnaires et je trouve que c'est suffisant. Ma femme garde une chopine pour le petit et elle baptise la balance pour le déjeuner et le souper. On ne doit jamais donner du lait pur aux pensionnaires. Le lait pur, voyez-vous, ce n'est pas bon pour la santé. Cela fait pousser des boutons. Si vous regardiez la figure de mes pensionnaires, ils ont le teint frais comme des roses.

—Il y a une habitude que je me propose de faire passer à ma femme. C'est celle de servir aux pensionnaires des patates cuites au four dans leur pelure, autrement dit des pommes de terre en robe de chambre. Je trouve que cet article du menu n'est pas économique.

—Vous avez raison, mon cher monsieur, les patates au four, c'est la mort au beurre.

—Oui, et au prix qu'est le beurre !

—Faites donc comme moi, donnez-leur trois fois par jour des pâtés aux patates. Ça ne coûte pas cher.

—C'est un changement que j'apporterai à mon menu, soyez en sûr.

—Vous ne connaissez pas ma femme. Comme ménagère, elle n'a pas sa pareille. Comme cuisinière, je ne connais personne qui ait son talent pour apprêter les restes. Rien ne se perd chez elle. Tenez par exemple, j'achète un rosbif. On le sert le midi au dîner. Il en reste au moins la moitié. Le lendemain le morceau parait sur la table comme bœuf à la mode. S'il n'est pas tout mangé, il est servi le soir au souper comme fricassée ou hachis. Il arrive souvent que nos pensionnaires font la grimace sur ce plat. Ma femme ne se tient pas pour battue. Elle revient à la charge au souper du lendemain avec le même hachis passé à l'état de pâté. Ce n'est pas plus malin que cela et le tour est fait. Quant au pâté il est sûr d'être dévoré.

—Vous m'avez parlé de votre femme, laissez-moi maintenant vous dire quelques mots de la mienne. Si elle ne brille pas par l'économie elle possède des qualités précieuses qui contribuent beaucoup à la prospérité de la maison. Elle a le don d'être aimable avec tout son monde. Vous ne sauriez vous faire une idée de son amabilité. Elle est devenue la coqueluche de tous mes pensionnaires. Elle leur donne des soirées auxquelles elle invite des demoiselles du voisinage. Elle a loué un piano et deux ou trois fois par semaine, il y a des danses à la maison. Lorsqu'elle ne donne pas de soirées dansantes. Madame va au théâtre Royal ou à l'Académie avec un des pensionnaires. Moi, je reste à la maison et je veille dans la salle à manger en compagnie d'un ami ou deux devant un buffet chargé de bouteilles. Ce sont les pensionnaires qui paient, car, vous m'entendez bien, nous ne dépensons pas un sou pour les soirées. Ma maison passe pour une place d'amusement et je ne manque jamais de pensionnaires. C'est ma femme qui donne la vogue à l'établissement. Je vous assure que l'on rencontre rarement une maîtresse de pension aussi aimable pour son monde. Nous vivons ensemble comme des coqs en pâté.

—Ma maison, n'est pas aussi gaie que la vôtre. Mais, ma femme est beaucoup moins sympathique pour ses pensionnaires. Son fort est la finance. Elle peut rendre des points au trésorier de la province. Elle est persévérante, tenace et confiante en l'avenir. Si un pensionnaire a deux mois d'arrérages, ce qui est important, elle ne le chasse pas de la maison. Elle espère toujours que la fortune sourira au retardataire dans un avenir plus ou moins rapproché. Elle le fera coucher dans la chambre du bain. Si le paiement retarde un mois de plus, elle a recours à un moyen suprême, elle loge son individu dans une chambre noire, au fond d'un passage du deuxième étage, espèce d'*in-pace*, d'oubliette ou de *carcere duro* où le malheureux passera un mois, à l'expiration duquel il recevra sa feuille de route s'il n'a pas donné un accompte sur ses arrérages.

Vous voyez à présent comment on administre les finances chez moi. J'ai encore dix centins : Je vous offre la goutte.

—Vous avez triché sur le prix du marché.

—Pardonnez, c'est sur la qualité.

—Moi, je triche sur la pesanteur.

—C'est parfait, entrons au Château.

H. BERTHELOT.

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus riche et le moins cher de tous les journaux illustrés du pays.

DICTONS CANADIENS

TON CHIEN EST MORT

Le roi Milan, contre sa femme,
A façonné des tours infâmes ;
Le v'la dehors !
Son peuple enfin le répudie,
De ses sujets chacun lui crie :
Ton chien est mort !

***

Belle maman dit à sa fille
De quoi troubler notre famille
Et notre accord ;
Mais moi, l'époux qui désespère,
Je murmure tout en colère :
Ton chien est mort !

***

Au Parlement chacun discute :
Des deux côtés, ils sont en lutte,
En désaccord ;
Mais le ministre enfin l'emporte !
A son oreille on lui marmotte :
Son chien est mort !

***

Pigot, était un triste sire,
Fait pour mentir et pour médire ;
Il avait tort !
S'il a fini par perdre vie ;
A personne il ne fait envie :
Son chien est mort !

Montréal, 11 Mars 1889.

P. L'ARCHER.

VARIÉTÉS

Une dame très agitée demande instamment à voir le directeur d'un journal :

Le garçon de bureau.—Mais je vous dis, madame, que M. le directeur est trop occupé en ce moment pour parler à qui que ce soit !

—Oh ! cela ne fait rien, je parlerai tout le temps !

***

Entre bohèmes :

—Vois-tu, mon vieux, ce qu'il y a de gens têtus, ça n'est pas croyable. Tiens, il y a un monsieur qui depuis longtemps a un paletot tout neuf à moi, et qui ne veut pas me le donner.

—Et quel est cet indiscret personnage ?

—C'est mon tailleur.

***

On discute a table sur la peine de mort.

Ceux-ci sont contre ; ceux-là sont pour.

Un docteur en médecine, adversaire acharné de l'exécution capitale, s'écrie :

—C'est indigue ! Un homme n'a pas de droit sur la vie de son semblable.

Une jeune dame :

—Alors, monsieur, pourquoi êtes-vous médecin ?